

A L'INTÉRIEUR DES TOMBEAUX

Que trouve-t-on, à l'intérieur du tombeau chrétien, à côté du cadavre ? En général on ne trouve que peu d'objets : sceaux, bagues, anneaux. Au contraire, les tombeaux des païens, étrusques, grecs ou barbares, en contenaient beaucoup (1). Sur cette coutume, si générale parmi les hommes, de mettre avec le mort quelques objets familiers, voici un passage curieux d'une étude sur : *Madagascar, les arts de la vie et de la mort*, par M. M. Marius et Ary Leblond, *Revue des Deux Mondes*, 1er Avril, 1907, p. 695.

“ D'une façon générale, la conformation du tombeau Malgache dépend directement de la conception de l'autre vie que se font les indigènes. Or, selon la tradition Madagascasse, après le décès, l'être se dédouble : de son corps se détache une ombre qui continue à vivre une existence de gestes en tous points semblables à ceux de la terre. Mais pour que cette existence d'ombre puisse se développer librement, il faut que le corps soit conservé *et entouré des ustensiles familiers*. Pour que l'ombre du trépassé puisse, par exemple, dans l'ombre d'une case, allumer l'ombre du bois sur l'ombre d'un foyer, il est indispensable qu'il y ait autour du cadavre, sous un toit véritable, les quatre pierres réelles d'un foyer et de vrais fagots. Primitivement, la demeure mortuaire doit contenir un ameublement complet, les vêtements du défunt, ses objets de prédilection, des nattes, du riz, un pilon, un mortier. C'est ainsi que les peuples plus industrieux à se bâtir des cases élèvent aux morts de vraies maisons. Les Malgaches du littoral en construisent qu'ils exhausseraient sur pilotis, qu'ils entourent de palissades, et où ils laissent jusqu'à des provisions d'alcool. Dans un coin de la forêt qui reste à jamais interdit aux vivants, *le Tanala* édifie une hutte, y prépare un foyer au milieu duquel il dépose du riz, du bois, un briquet, une *pipe*, et il y place le défunt dans une attitude de vie”. Comme si ces peuplades païennes avaient eu un obscur pressentiment du dogme chrétien de la résurrection des morts !

A l'extérieur des tombeaux, et pour y veiller comme un souvenir et comme une espérance, les chrétiens scellaient

(1. Cf. Jules Marthas ; *L'Art Etrusque*, C. VII, Paris, Firmin, Ditor, 1889.